

M É M O I R E S

C O N C E R N A N T

L'HISTOIRE, LES SCIENCES,

LES ARTS, LES MŒURS, LES USAGES, &c.

D E S C H I N O I S ,

PAR LES MISSIONNAIRES DE PE-KIN.

T O M E Q U A T R I E M E .



A P A R I S ,

Chez NYON Pâiné, Libraire, rue Saint-Jean-de-Beauvais,
vis-à-vis le Collège.

M. D C C. L X X I X .

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.

AVERTISSEMENT.

C E quatrieme Volume des *Mémoires sur les Chinois*, contient : 1°. un exposé très-étendu de la doctrine ancienne & nouvelle des Chinois sur la Piété Filiale, qui fait la base de leurs mœurs & de leur gouvernement. C'est d'abord un extrait des Auteurs qui ont écrit sur la *Piété Filiale*, particulièrement du *Li-ki*, qui est un des Livres canoniques des Chinois ; du *Hiao-king*, ou dialogue de Confucius ; d'un autre Livre sur la Piété Filiale de l'Empereur ; du Code des Loix de la dynastie régnante, sur la pratique de cette vertu. Ce sont ensuite diverses pieces en vers & en prose, anciennes & modernes ; des exemples illustres, des maximes, des pensées, des proverbes, &c. tous relatifs à la Piété Filiale.

Il contient, 2°. un Mémoire sur l'Intérêt de l'argent en Chine.

3°. Un précis des notions qu'on a à la Chine sur la petite Vérole.

4°. Une notice du Livre Chinois *Si-yuen*, sur la maniere dont s'y prend la Justice chinoise, pour

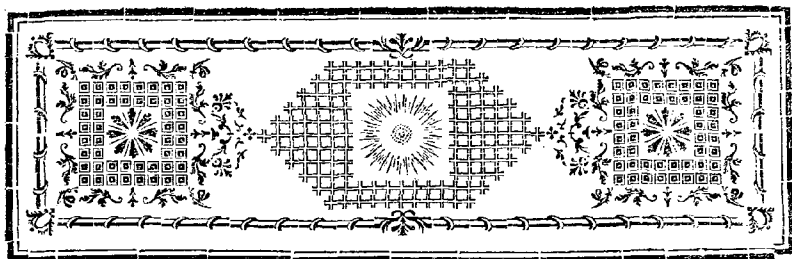
iv
faire ses recherches sur les meurtres, & juger de leurs causes par l'inspection des cadavres.

5°. Une notice des pratiques des Bonzes *Tao-sée*, pour opérer des guérisons.

6°. Quelques observations de Physique & d'Histoire naturelle de l'Empereur *Kang-hi*.

7°. Un mélange de diverses pratiques usitées chez les Chinois, de notices d'animaux, &c.





MÉMOIRES

CONCERNANT

LES CHINOIS.

DOCTRINE
ANCIENNE ET NOUVELLE
DES CHINOIS,
SUR LA PIÉTÉ FILIALE.
AVANT-PROPOS.

ON a tant célébré la Piété Filiale des Chinois dans ces derniers temps, on en a débité tant de choses, qu'il est juste de satisfaire la curiosité publique sur cet objet. Mais ce sujet est plus difficile à traiter qu'on ne l'imagine. La Piété Filiale est à la Chine, depuis près de trente-cinq siècles, ce que fut à Lacédémone l'amour de la liberté, & à Rome l'amour

Tome IV.

A

de la patrie. Il faudroit écrire l'histoire entière de ce grand Empire, pour faire voir jusqu'où la Piété Filiale y a perpétué de génération en génération, ce respect universel pour l'antiquité, cette beauté de morale, cet ascendant irrésistible de l'autorité légitime, cette noblesse d'administration, ce zèle pour la chose publique, enfin ces vertus sociales & patriotiques qui l'ont conservé au milieu des ruines de tous les autres Empires, & l'ont conduit à ce haut degré de grandeur, de puissance & de richesse où nous le voyons aujourd'hui. Autant il est certain que la Piété Filiale touche de plus près au cœur de l'homme que l'amour soit de la liberté, soit de la patrie, autant il est aisé de comprendre que Rome & Lacédémone ayant péri au milieu des plus éclatans prodiges de constance & de valeur, d'intrépidité & d'héroïsme, la Chine a pu & dû se conserver au milieu du flux & du reflux de mille révolutions, se sauver de ses propres naufrages, triompher de ses propres défaites, & subjuguier ceux qui l'ont conquise, en les conquérant eux-mêmes à la Piété Filiale. La Piété Filiale en effet, ne montrant qu'un Père aux peuples dans leur Souverain, & ne faisant voir que des Enfants au Souverain dans ses sujets; plus la dépendance des sujets est noble & libre, plus elle doit être illimitée; plus aussi l'autorité du Souverain est douce, modérée & bienfaisante, plus elle doit avoir de force & d'énergie. Toutes les Provinces, quelque nombreuses & quelque immenses qu'elles soient, ne font plus qu'une grande Famille dont l'Empereur est le *Père & la Mère*, comme disoient les Anciens: expression sublime & touchante; qui donne la plus magnifique idée de la Chine, & est comme le mot de l'énigme de la durée de ce grand Empire. Mais il faudroit toutes ses Annales pour l'expliquer, & un Thucydide ou un Tite-Live pour les écrire, peut-être même encore que leur génie plieroit sous le faix.

& en vers, anciennes & modernes, telles que nous les avons trouvées çà & là ; 7°. à une suite choisie d'exemples de Piété Filiale les plus préconifés, les plus souvent cités, & qui caractérisent mieux celle des Chinois ; 8°. à un Recueil de pensées, maximes, réflexions, proverbes, caracteres & portraits tirés des livres qui nous sont tombés sous la main (a).

Comme l'Europe est encore bien éloignée de la Chine, il est évident qu'une indication générale ne sauroit suffire pour la majeure partie des morceaux & pieces dont est composé ce Recueil. Il faut les connoître en détail, pour en trouver la lecture plus intéressante : chacun aime à savoir qui lui parle & sur quoi est fondée l'autorité de son témoignage. Nous avons jugé à propos, par cette raison, de mettre de courtes notices à la tête de chaque article (b).

(a) L'Europe ne demandant gueres que des faits & des textes originaux sur les Chinois ; on a cru devoir supprimer une partie des réflexions & des sentimens particuliers de ceux qui envoient ces Mémoires. On a aussi retranché des textes traduits quelques traits trop près de la nature, & qui auroient pu blesser la délicatesse de l'Europe.

(b) *Protestation.* Comme la droiture de nos vues & la pureté de notre intention, en composant ce Recueil, ne suffisent pas pour nous rassurer sur les méprises, les fautes ou même les propositions peu exactes qui pourroient nous être échappées, nous déclarons ici que nous sommes prêts à rétracter & condamner sans aucune restriction, explication, ni limitation, rétractons même & condamnons dès ce moment tout ce qui pourroit n'être pas pleinement & entièrement conforme à l'enseignement de l'Eglise Ro-

maine ; en conséquence, si on vouloit donner cet Ouvrage au Public, non seulement nous consentons, mais nous prions qu'on ait la charité d'y faire toutes les corrections & suppressions qu'on croira nécessaires, & nous les avouons de tout notre cœur pour tout ce qui regarde le dogme & la morale de l'Eglise. Pour ce qui n'est qu'érudition, critique, systèmes & opinions, nous prions qu'on veuille bien s'en fier à notre exactitude & à nos recherches dans tout ce qui ne seroit pas contraire aux loix & à la police du Gouvernement ; mais pour ce qui n'est qu'elocution & langage, si on vouloit donner ce Recueil au Public en entier, nous nous faisons justice & convenons qu'il auroit besoin d'être retouché par une main amie, & nous ne pouvons que faire des prieres pour demander un travail si ingrat.

Craignez, tremblez, soyez sûr vos gardes, dit le Chi-king, comme si vous étiez sur le bord du précipice; comme si vous marchiez sur une glace peu épaisse (7).

Ne vous émancipez point jusqu'à porter d'autres habits que ceux que vous permettent les ordonnances des anciens Empereurs; ne vous hafardez jamais à rien dire qui ne soit conforme aux loix qu'ils ont faites; n'osez rien faire dont leur vertu ne vous ait donné l'exemple. Alors, comme la regle de vos discours & de votre conduite ne sera pas de votre choix, vos paroles, fussent-elles trompées dans tout l'Empire, on ne pourra point les blâmer; & votre conduite attirât-elle tous les regards, vous n'aurez ni reproche, ni haine à craindre: ces trois choses conserveront la salle de vos ancêtres (8). Voilà som-

(7) Dans le tems que Confucius composa son *Hiao-king*, l'ancien gouvernement subsistoit encore. L'Empereur ne gouvernoit immédiatement par lui-même que le *Ki-tcheou*. Tout le reste de l'Empire étoit divisé en Royaumes & grands fiefs qui avoient leurs Princes particuliers. Tous ces Princes dépendoient de l'Empereur comme de leur Souverain & Seigneur suprême à qui ils devoient foi, tribut & hommage, au tribunal duquel ils étoient cités & jugés, à la protection duquel ils recouroient, & de qui ils recevoient ou le titre ou l'investiture de leurs principautés, & domaines. A cela près, ils étoient Souverains dans leurs petits États, nommoient à presque toutes les charges, gouvernoient par eux-mêmes & publioient telles loix qu'ils vouloient, pourvu qu'elles ne fussent ni tyranniques ni contraires aux

loix générales de tout l'Empire. Ce n'est que par les événemens racontés dans le *Tchun-tsieou* & dans les Annales, qu'on peut bien sentir la sagesse, la solidité & la profondeur des maximes: *Si celui qui est, &c.*

(8) Comme la Piété Filiale étoit l'ame du gouvernement de l'antiquité, on avoit pris le parti de graduer les honneurs qu'on rendoit aux morts dans les familles, pour en faire une distinction qui allât toujours en montant depuis le simple citoyen jusqu'à l'Empereur. On faisoit refluer sur le pere, le grand-pere & l'aieul la gloire & l'élevation d'un grand, en lui permettant de leur elever une salle & d'y faire des cérémonies proportionnées à son rang. S'il mouroit dans le lit d'honneur, cette salle restoit à la famille, & étoit à jamais pour elle un monument de gloire, quoique ses descendans ne pussent y faire que les cérémonies

La Piété Filiale embrasse tout depuis l'Empereur jusqu'au dernier de ses sujets ; elle ne commence ni ne finit à personne. Quelque difficulté qu'on trouve à en remplir tous les devoirs , il seroit infensé de dire qu'on ne le peut pas.

O immensité de la Piété Filiale , s'cria *Tseng-tsée* , que tu es admirable ! Ce qu'est la régularité des mouvemens des astres pour le firmament , la fertilité des campagnes pour la terre , la Piété Filiale l'est constamment pour les peuples (15). Le ciel & la terre ne se démentent jamais ; que les peuples les imitent , & l'harmonie du monde sera aussi continuelle que la lumière du ciel & les productions de la terre. Voilà pourquoi la doctrine de la Piété Filiale n'a pas besoin de reprendre pour corriger , ni sa politique de menacer pour gouverner.

Aussi les anciens Empereurs ayant compris qu'il n'appartient qu'à cette doctrine de réformer les mœurs (16) , ils commen-

artisans ; 4^o. les marchands , *Ché* , *Nong* , *Kong* , *Chang* , l'ordre des laboureurs formoit tellement le gros de la Nation , que tous les autres n'en faisoient qu'une très-petite partie. Comme en effet aucune usurpation n'avoit encore ni entamé , ni brouillé les premières loix sociales , qui n'étoient au fonds qu'un développement de la police domestique d'une nombreuse famille , on en étoit presque dans les termes d'un gouvernement paternel.

(15) Nous avons traduit autrefois : *La Piété Filiale est la loi immuable du Tien , la justice de la terre & la mesure* , &c. Mais quelque vraie que nous paroisse encore cette traduction , qui d'ailleurs est fondée sur les gloses & explications de plusieurs anciens Commenta-

teurs , comme elle porte le sens du texte bien plus haut , & qu'à cette considération il faut ménager les préjugés de l'occident , nous avons mieux aimé nous en tenir à l'explication la plus commune.

(16) Ces paroles de Confucius ont trait à l'état auquel les dépenses , les débauches & les cruautés de l'infâme *Tcheou* avoient réduit l'Empire , & à ce que firent *Ououang* , *Tching-ouang* & le Prince *Tcheou-kong* , pour faire rentrer les peuples dans le devoir. Plus les défordres qui avoient prévalu sous la dynastie précédente avoient perverti les Provinces , plus on sentit vivement que l'innocence & la bonté des mœurs sont la première source de la concorde , de la subordination & de la tranquillité publique. Mais comment ref-

l'Empire , les *Kong* , les *Heou* , les *Pé* & les *Nan*. Aussi les dix mille Royaumes concouroient-ils avec joie à tout ce qu'ils

ce qu'il articule & ce qu'il ne fait qu'insinuer ; sans cela , on ne sauroit bien entrer dans le sens du texte. 1°. Il raconte deux faits consignés dans les Annales : le premier, que les Empereurs du temps dont il parle n'auroient osé manquer à la moindre etiquette vis-à-vis de l'Envoyé du plus petit Prince , soit à sa réception , soit à ses audiences : le second, que quand ils faisoient les cérémonies annuelles dans la salle de leurs Ancêtres , les Princes de l'Empire venoient en foule en augmenter la pompe & la solemnité par leur présence. 2°. Confucius a dit plus haut , en parlant de la Piété Filiale de l'Empereur : *Qui honore ses parens , n'oseroit mépriser qui que ce soit*. Il prouve ici cette maxime par les faits notoires des fondateurs de la dynastie ; puis , pour marquer sa liaison avec la Piété Filiale , il fait observer que tous les Princes dont on honoroit les députés , concouroient à l'envi à la pompe des cérémonies aux Ancêtres. 3°. Il articule très-nettement que les grands Empereurs ne réussissoient à gouverner les peuples par la Piété Filiale , que parce qu'ils étoient les premiers à en remplir les devoirs , non seulement comme fils , freres , parens , &c. mais encore comme chefs de tous les Princes. Pour faire sentir d'un autre côté combien la Piété Filiale , ainsi entendue , devoit faciliter le gouvernement de l'Empire , il montre que par cela même , qu'elle empêchoit les Empereurs

de manquer au plus petit Envoyé , elle les mettoit en garde , à plus forte raison , contre ce qui auroit pu offenser les Princes , & leur faisoit tenir une conduite pleine de réserve , qui devoit assurer le succès de leurs soins dans le gouvernement de l'Empire. 4°. Il insinue à l'Empereur de son temps que si son autorité va toujours en s'affoiblissant , c'est qu'il s'écarte dans son gouvernement , des maximes de Piété Filiale , qui avoient porté si haut celle de ses prédécesseurs , & que ce n'est qu'en revenant à ces maximes qu'il peut la rétablir ; c'est-à-dire , que bien loin de disputer aux Princes qui viennent à la Cour les honneurs qui leur sont dus (ce qui l'avilit) il doit affecter de traiter avec honneur les Députés de ceux qui lui manquent. Ce n'est pas tout , en rappelant la pompe des anciennes cérémonies aux ancêtres , il fait comme toucher au doigt par le contraste du peu qui en restoit , que toutes les intrigues , les ruses , les traités , les ligués & les maneges politiques qu'on avoit voulu substituer à la Piété Filiale , n'avoient servi qu'à augmenter l'esprit d'indépendance , & à éloigner de la Cour les grands vassaux de la Couronne , qui se faisoient autrefois une fête & un honneur d'y venir. Ces quatre remarques ont également lieu pour ce qui suit , dans le sens qui y convient.

faisoient

faisoient pour honorer leurs ancêtres. Les Princes dans leurs Etats n'auroient pas osé mépriser un vieillard ou une veuve, à plus forte raison un des chefs du peuple; aussi leurs vassaux concouroient-ils avec joie & de cœur à tout ce qu'ils faisoient pour honorer leurs ancêtres. Un chef du peuple n'auroit osé s'oublier vis-à-vis de l'esclave d'un autre, à plus forte raison vis-à-vis d'une épouse légitime; aussi ses concitoyens concouroient-ils avec joie & de cœur à tous ses bons soins pour ses parens. Il arrivoit de-là que les peres & meres estoient heureux pendant la vie, & après leur mort leurs ames estoient consolées par des *Tsi*. L'Empire jouissoit d'une paix profonde, il n'y avoit ni fléaux, ni calamités; on ne voyoit ni révoltes (19) ni désordres. Hélas! ces heureux temps recommenceroient encore (20)

(19) Il y a ici trois choses à observer: 1°. le fait du bonheur général de tout l'Empire, fait certain & indubitable, puisqu'on le voit attesté par les monumens les plus authentiques, par la tradition constante & universelle de tous les siècles, & par le témoignage de tous les écrivains postérieurs qui n'en parlent qu'avec attendrissement; 2°. qu'il faut entendre par *paix profonde*, que tous les peuples tributaires estoient soumis, toutes les nations barbares de l'orient & de l'occident, du nord & du midi retirées chez elles & tranquilles; par *fléaux & calamités*, qu'il n'y avoit alors ni famine, ni peste, ni tremblement de terre, &c. par *désordres & révoltes*, que les mœurs publiques & privées estoient si bien réglées, qu'aucun vice ne perçoit assez au-dehors pour faire un scandale dangereux, & les Princes de l'Empire si unis entr'eux & si soumis à l'Em-

pereur, que le plus hardi séditieux n'auroit pu causer de révolte; 3°. que cette félicité publique est attribuée à la Piété Filiale, comme en étant la première source & l'aliment.

(20) Cette promesse de Confucius n'étoit-elle pas hasardée, au moins pour son temps? Non. 1°. Les circonstances estoient encore plus fâcheuses lors de la fondation de la dynastie, puisqu'on étoit dans la crise d'une révolution précédée & causée par le renversement de toutes les loix. 2°. Presque tous les Princes estoient parens ou alliés, ou créatures de la Famille Impériale; leur intérêt les conduisoit naturellement à entrer dans les vues de la Piété Filiale d'un Empereur. 3°. Soit que la Piété Filiale soit spécialement favorisée du *Tien*, soit qu'elle empêche les crimes qui attirent les fléaux & les calamités, il est indubitable que la

fous un Prince éclairé qui gouverneroit l'Empire par la Piété Filiale. Il est dit dans le *Chi-king* : *Quand un Prince est sage & vertueux, son exemple subjugué tout.*

Mais quoi! demanda *Tfeng-tfée*, est-ce que la vertu du *Cheng-gin* n'enchérit pas sur la Piété Filiale? L'homme, répondit Confucius, est ce qu'il y a de plus noble dans l'univers; la Piété Filiale est ce qu'il y a de plus grand dans les œuvres de l'homme; respecter son pere est ce qu'il y a de plus relevé dans la Piété Filiale; & *Pei* (21) son pere avec le *Tien*, est

faire fleurir, c'eût été les détourner. 4^o. La moisson n'est pas toujours également abondante; mais qui sème du riz blanc, ne recueille pas du bled sarasin.

(21) Le caractère *Pei* est composé, 1^o. de l'image de *vasé à mettre au vin*; 2^o. de celle de *sachet*, ou de celle d'*homme*, ou du symbole *soi-même*. Les Savans prétendent que ces trois manières sont toutes également anciennes. L'orthographe d'aujourd'hui s'écrit avec l'image *vasé à mettre du vin* & le symbole de *soi-même*. Le caractère est du nombre de ceux qu'on nomme *Ki-ouen*, c'est-à-dire, qui sont tableau, datent de la plus haute antiquité, & en expriment la croyance, les traditions, les usages, &c. On trouve dans les Dictionnaires que *Pei* signifie *être mis vis-à-vis, union, faire compagnie, assortir, couleur de vin*, &c. Les divers commentaires que nous avons sous les yeux sont fort embarrassés pour déterminer quelle est ici sa vraie signification. Selon les uns, il signifie mettre sur l'autel des sacrifices une tablette où étoit écrit le nom

du pere ou de l'aïeul, pour être comme le chef du sacrifice; selon d'autres, prier le *Tien* par le nom ou au nom de son pere, à-peu-près comme Jacob, *Deus patris mei Abraham*, *Deus patris mei Isaac*. Gen. 32. v. 9; selon ceux-ci, honorer son pere avec le *Tien*, comme étant déjà dans le Ciel, ainsi qu'il est dit de *Ouen-ouang*, dans le *Chi-king*; selon ceux-là, reconnoître qu'on offre le même sacrifice que son pere & avec les mêmes espérances; selon d'autres, quand l'Empereur alloit visiter un de ses sujets, c'étoit le pere de celui-ci qui recevoit la visite & faisoit compagnie au Prince, le fils lui en cédant l'honneur par respect, comme il est marqué dans le *Li-ki* qui se sert du mot *Pei*: or, disent-ils, il en étoit de même dans les sacrifices. Un fils n'osoit pas y parler au *Tien* en son nom, & prioit l'ame de son pere de lui offrir & faire agréer ses vœux; & pour donner plus de vraisemblance à leurs explications, ils observent qu'on n'osoit *Pei* dans les sacrifices que ceux qui s'étoient distingués par leur vertu. Voyez en

comme sur leurs genoux, au milieu des caresses qu'ils lui font; la crainte se mêle à cette affection, à proportion qu'ils l'instruisent, & croît de jour en jour. Or, le *Cheng-gin* enseigne à changer cette affection en amour (23), & à élever cette crainte

dir, ni de n'être pas indigné contre le petit nombre de ceux qui voudroient la fouler aux pieds. De réflexion en réflexion, elle vient à découvrir clairement la justice, la nécessité, la convenance & l'utilité des devoirs qu'elle impose; elle les examine dans les détails, elle s'interroge sur chacun en particulier, elle distingue dans les loix ce qui regarde l'homme, ce qui est pour le citoyen, & plus elle y regarde de près, plus elle chérit l'empire de la Piété Filiale. Les fautes même qui échappent, la frappent autant par les remords & les repentirs dont elles sont suivies, que les plus douces impressions de respect & de tendresse par le plaisir dont elles remplissent le cœur. La science & la philosophie achevent la persuasion. La Piété Filiale remplit alors toute la capacité de l'ame, & la domine pour toujours.... On a raisonné beaucoup depuis la dynastie des derniers *Song* sur le rang que tient la Piété Filiale entre les vertus de l'homme. En quel sens est-il vrai qu'elle est la plus excellente de toutes? est-ce comme dérivant immédiatement de sa nature? est-ce comme la première qui se montre en lui? est-ce comme conduisant à toutes les autres? est-ce comme pouvant être suppléée par aucune sorte de mérite, ni talens, ni bonnes qualités, & suppléant

elle seule à tout? est-ce comme conduisant à la religion & ne faisant qu'une avec elle? est-ce comme la plus utile aux hommes, la plus nécessaire pour leur bonheur & la plus efficace pour le procurer? est-ce comme tenant à toute la vie & en demandant tous les instans? est-ce enfin comme celle qui élève le plus la nature humaine, & en développe mieux l'excellence & la dignité? C'est tout cela à la fois, comme le donne à entendre Confucius. A force de subtiliser, les idées les plus palpables s'évaporent. Il ne s'agit pas de discourir sur la Piété Filiale, mais de la pratiquer, & à la honte des lettres & des Lettrés; on la pratiquoit mieux lorsqu'on en raisonnoit moins. Quels livres avoit lus *Chun*, lorsqu'il la portoit jusqu'à l'héroïsme? *Pé-yu* & *Ming-sun* étoient des enfans qui n'avoient lu que dans leur cœur, lorsqu'ils signalèrent la leur d'une façon si admirable.

(23) Les deux *Tchin-tsé*, *Tchou-tsé*, &c. ont cherché d'où vient qu'un pere & une mere empruntoient le secours des menaces & des châtimens, pour l'éducation de leurs enfans. *Dès qu'ils ne prétendent que lui faire connoître la vérité & aimer la vertu, pourquoi, disent-ils, ne lui pas continuer leurs caresses?* Puis ils sont les premiers à avouer que, si l'on en excepte un très-petit

Prince & de fujet (25). Un fils a reçu la vie de son pere & de

(25) Un pere est le souverain naturel de son fils ; & le fils le fujet naturel de son pere. Qu'on remonte par tel raisonnement qu'on voudra jusqu'à la premiere origine de la souveraineté ; si on veut en parler d'une maniere plausible , raisonnable & satisfaisante , il faut la chercher dans les droits personnels , intimes & inamissibles d'un pere sur son fils. L'homme comme homme ne peut dépendre d'un autre homme qu'autant qu'il lui doit d'être homme. Le premier souverain fut un pere qui régnoit sur ses enfans , puis sur ses petits-fils & arriere-petits-fils. Après sa mort, la paternité, quoique divisée entre ses enfans , porta à chacun les mêmes droits qu'à lui , parce qu'elle étoit la même , & ils régnerent sur leur famille dont ils étoient les chefs. L'intérêt commun de ces familles demanda qu'un seul les gouvernât toutes ; leurs chefs le choisirent , comme on le voit dans le *Chou-king* , au fujet de *Chun* dont le mérite réunit tous les suffrages. Ce choix devenant ensuite difficile & dangereux , parce que plusieurs vouloient ou le briguer ou le forcer , on laissa le souverain pouvoir dans une famille , & il passa de génération en génération du pere au fils. Mais comme ce souverain pouvoir touchoit à sa premiere origine , il n'avoit lieu qu'à l'égard des choses communes pour lesquelles il avoit été institué ; les chefs des familles en étoient les souverains immédiats pour tout ce qui ne regardoit qu'elles. L'Empe-

reur , comme chef universel , alloit faire la visite des districts , & veilloit à ce qu'on y observât les loix dont on étoit convenu. Ces chefs , à leur tour , venoient à la Cour pour lui rendre compte de leur administration , lui porter des subsides pour les dépenses générales , & délibérer avec lui sur les affaires communes. Il ne faut qu'ouvrir le *Chou-king* & les Annales pour voir que telle a été l'origine du gouvernement féodal , qui a fait tant de siècles le bonheur des peuples. Riches sans possessions & sans domaines , ils cultivoient les terres comme à frais communs , s'occupoient des arts & faisoient le commerce , & en partageoient le profit en ce sens que l'Etat se chargeoit des pauvres , & remédioit à tous les accidens avec les dîmes & impôts qu'il retiroit & les corvées qu'il exigeoit. L'Empereur étoit comme l'aîné des Princes , & partageoit avec eux le gouvernement de la grande famille de l'Empire. *Tsin-chi-hoang* profita de l'ancienneté des loix pour anéantir l'ancienne administration ; & *Kao-you* de ses usurpations , pour établir la nouvelle qui est toute monarchique. L'autorité de l'Empereur est une autorité absolue & universelle , afin qu'il soit plus en état d'environner les peuples de sa bienfaisance ; mais comme elle n'agit que d'après les loix & par les Ministres publics à qui il en confie le dépôt , elle est d'autant plus douce qu'elle descend jusqu'au peuple par plus de degrés , d'autant plus effi-

fa mere , ce lien qui l'unit à eux est au-deffus de tout lien , & les droits qu'ils ont sur lui font nécessairement au-deffus de tout (26).

cace que l'action du premier mobile est communiquée avec plus de force & de promptitude , & d'autant plus utile enfin qu'embrassant tout l'Empire, elle concilie mieux les intérêts de toutes les Provinces & assure plus prochainement le bien commun. Le peuple des Lettrés a eu besoin de bien des siècles pour concevoir que l'Empire étant plus peuplé, plus riche, plus étendu, plus policé, plus rempli de grandes villes, & environné de voisins plus aguerris & plus entreprenans, il falloit d'autres ressorts pour faire agir l'autorité que lorsqu'il n'étoit composé que de peuplades de colons qui, epars çà & là dans les campagnes, avoient peu de communication les uns avec les autres, & se procuroient facilement par un travail médiocre tout ce qui étoit nécessaire à leurs besoins. Ces Lettrés en revenoient toujours au gouvernement des trois premières dynasties qu'ils louoient très-eloquemment, & à force de l'exalter tantôt sur un point, tantôt sur un autre, ils mirent les Empereurs dans une vraie nécessité de s'en rapprocher le plus qu'ils pouvoient. On se moquoit alors de leur bonhomie dans les hautes sphères de la politique & de la philosophie, on s'en est moqué jusq'à la dynastie passée; mais on leur a enfin rendu justice, & les sages conviennent que quelque outré & quelque enthousiaste que fût leur zele patriotique pour le gouvernement des

premiers âges, ce zele eût moins obtenu, s'il eût été plus modéré, & qu'à y regarder de près, c'est à lui que l'on doit les limites qui ont circonscrit l'autorité souveraine, & l'ont contenue dans les bornes de sa première institution autant que cela étoit possible. L'Empereur est un Monarque tout puissant, mais qui n'use de sa puissance qu'en *pere & mere des peuples*; il touche aux regnes de *Yao* & de *Chun* par sa maniere de régner.

(26) Un fils est *la chair de la chair, les os des os de ses parens*, selon l'expression du *Li-ki*, il est une portion de leur substance, c'est leur sang qui coule dans ses veines; aussi les droits qu'ils ont sur lui sont immenses: droits qui dérivant de son existence même & tenant à tout son être, ne peuvent jamais ni s'éteindre ni s'affoiblir; ils sont les premiers, les plus directs, les plus absolus & les plus sacrés qu'il puisse y avoir; ils doivent donc nécessairement l'emporter sur tous les autres. Et comme ils ont été portés à leur comble par les soins que ses parens ont donnés à son enfance, à son education & à son établissement, il n'a rien qui ne leur appartienne & ne doive retourner à eux par sa Piété Filiale. Autant la qualité de citoyen & de sujet est postérieure à celle de fils, autant ses devoirs envers eux sont supérieurs à tous les autres. Les loix de l'Etat le reconnoissent, & ont si peu osé déroger à cet egard à celles de la

Aussi

dans les mœurs publiques, & les loix qu'il établit ne trouvent ni résistance ni obstacles. *O vertu de mon Roi, dit le Chi-king, vous êtes sublime & sans tache !*

Un fils qui a une vraie Piété Filiale s'applique sans relâche à servir ses parens (31) ; il ne se départ jamais du plus profond respect jusques dans l'intérieur de son domestique (32) ; il pour-

compatir à leurs maux, exiger moins de ses Officiers que de lui-même, punir avec peine, pardonner avec joie, se faire justice sur ses défauts, & sur-tout être bon fils, bon epoux, bon pere, bon frere, bon parent & bon ami, tous les cœurs se tournent vers lui, se donnent à lui. Or, cette universalité de respect & d'amour, est une impulsion générale vers la réforme des mœurs ; les plus lâches trouvent facile ce que le Prince fait, & aspirent à l'imiter. Le payfan, au fond de son village, ne se pardonneroit pas de parler grossièrement à son pere & à sa mere, tandis qu'il fait que le Prince descend de son trône pour se prosterner devant l'Impératrice sa mere. Les enfans apprennent leurs devoirs dans les exemples de leurs parens, & la nouvelle génération qui se forme est toute acquise à la vertu.

(31) La Piété Filiale est une vertu du cœur, mais elle ne s'y renferme pas. Semblable au feu qui répand sa chaleur & sa lumiere sur tout ce qui l'environne, elle perce au-dehors dans le maintien, dans les paroles, dans les actions & dans toute la conduite : elle y fait eclater sans cesse un respect & un amour sans bornes. On peut se parler jusqu'à un certain point des

démonstrations les plus vivés de la Piété Filiale, on peut en parler le langage & en faire les œuvres, sans en avoir les sentimens ; mais on ne sauroit en avoir les sentimens sans qu'ils percent au-dehors à tout propos.

(32) Les motifs du respect qu'inspire la Piété Filiale sont toujours les mêmes : pourquoi se démentiroit-il dans l'intérieur de la maison ? S'il est véritable, il doit être le même qu'en public, non qu'il faille l'assujettir à tout ce que prescrivent l'etiquette & le cérémonial dans les fêtes, au nouvel an, &c. mais sans y mettre autant d'appareil, il peut être aussi noble, aussi expressif & peut-être encore plus touchant. Un fils vraiment respectueux est encore plus attentif sur soi-même qu'un courtisan que le Prince honore de sa familiarité ; quelque amitié qu'un pere & une mere lui témoignent, quelque liberté qu'ils lui accordent, quelque ordre même qu'ils lui en donnent, il ne se permettroit pas un geste, une posture, un maintien, une façon de se tenir & de s'asseoir en leur présence dont il pût rougir devant un étranger. Les Anciens étoient admirables en cela comme en tout le reste : ils étoient si éloignés de se donner des libertés dans le secret de leur do-

guéil, quelque élevé qu'il soit. Placé au second rang, il ne cause jamais aucun trouble. S'il est éclipsé dans la foule, il fuit de loin toute querelle. Qui s'enorgueillit dans l'élévation, se perd; qui cause du trouble au second rang, se met sous le glaive des séditions; qui a des querelles étant éclipsé dans la foule, affronte les rigueurs des supplices. Or, qui donne dans un de ces trois excès, quand même il nourriroit ses parens chaque jour avec les trois animaux des grands sacrifices (35), il n'a pas de Piété Filiale (36).

droit guérir. Il est aussi absurde de supposer qu'un homme vicieux se croie un homme de bien, que de supposer qu'un malade s'imagine être en pleine santé; & il ne lui est pas plus libre de ne pas désirer de devenir meilleur qu'à un malade de ne pas désirer sa guérison. L'art du Moraliste, comme celui du Médecin, consiste à s'y prendre de manière que le malade aime à l'entendre, à le croire & à faire ce qu'il lui prescrit. Plusieurs Lettrés moralistes anciens & modernes, enseignent une doctrine qui assurément est excellente; mais les uns sont si mordans & si satiriques, les autres si méprisans & si superbes, ceux-là si argumentateurs & si subtils, d'autres enfin si hargneux & si plaintifs, qu'on est choqué de voir qu'ils ont raison: on leur en fait mauvais gré, & dans le dépit on en vient à haïr des vérités qu'on ne faisoit que craindre: or, le malade le plus désespéré est celui qui hait la vie. Confucius l'entend mieux: ce n'est pas vous qui avez tort, ni lui qui a raison: c'est la Piété Filiale qui est aimable, & tout ce qui lui est contraire, odieux. Encore ne prend-il pas sur soi de le dire, c'est l'antiquité, c'est l'histoire, ce sont les

sages qui l'ont prouvé; il n'est l'écho & le témoin que de ce qu'on en trouve dans les *King*. Bien plus, ce n'est qu'à son disciple qu'il en parle dans un entretien familier; il ne se donne pas pour enseigner le public, c'est le public qui vient comme écouter furtivement, ou se fait répéter ce qu'il a dit confidentiellement à *Tseng-tsé*. Par ce moyen, il a des disciples dont il n'est pas le maître.

(35) Les animaux des grands sacrifices étoient le bœuf, l'agneau & le cochon; il n'étoit pas défendu dans l'antiquité de tuer des bœufs comme il l'a été depuis. Les troupeaux étoient beaucoup plus nombreux sans comparaison, & le peuple se nourrissoit mieux. On voit dans le *Li-ki* que les simples colons méloient presque toujours de la viande avec leurs herbage, & qu'on en servoit aux vieillards à chaque repas. C'est en conséquence de l'ancien usage, que les premiers Empereurs de la dynastie des *Han* assignent des fonds sur l'épargne, pour leur en procurer, & adoucir aux peuples la misère à laquelle le nouveau gouvernement les avoit réduits.

(36) Confucius refuse ici une

grand de tous est le défaut de Piété Filiale (38). Qui se révolte contre son Souverain, ne veut personne au-dessus de soi ; qui rejette le saint, ne veut dépendre d'aucune loi ; qui abjure la Piété Filiale (39), ne veut avoir personne à aimer : ce qui fait ouvrir la porte à des désordres qui anéantissent toute règle & tout bien (40).

qu'on eût recours aux supplices , & encore plus , qu'on condamnât à mort. Au lieu que depuis *Li-ouang*, qui monta sur le trône l'an 878 avant J. C., les exécutions furent très-fréquentes dans tout l'Empire, sous le regne de quelques Princes & Empereurs cruels.

(38) Il importe peu de savoir si le défaut de Piété Filiale est renfermé dans les trois mille crimes ou ne l'est pas, l'essentiel est que, selon la doctrine invariable de toute l'antiquité, c'est le plus grand, le plus atroce & le plus fatal de tous les crimes. Quelques Lettrés de la dynastie des *Han* entreprirent de prouver que ce qui attaque les devoirs de la Piété Filiale est directement contraire à la nature de l'homme, à la raison, à la conscience, aux loix, au bien de la société, au repos des familles, au bonheur des particuliers & met l'homme au-dessous des bêtes les plus féroces ; mais, comme dit *Yen-tchi*, c'est faire outrage à son siècle, que d'insister sur de pareilles preuves : c'est le glaive du bourreau qui doit les administrer à qui les demande ; aucun barbare ne les a jamais demandées.

(39) L'homme est fait pour aimer ses semblables ; il doit plus aimer ceux à qui il tient de plus près par son séjour, ses habitudes,

ses besoins, ses devoirs, par leurs services, par toute son existence or, il est lié à ses parens par les liens les plus étroits, puisque c'est avec eux qu'il a commencé à vivre & qu'il a toujours vécu, que c'est à eux qu'il doit sa vie & la conservation de sa vie, qu'il n'a rien & n'est rien dans le monde que par eux. S'il ne les aime pas, il n'aimera ni ne pourra aimer personne, puisqu'il abjure la nature & anéantit toute sensibilité, & toute reconnoissance.

(40) Pour bien prendre ici la pensée de Confucius, il faut se souvenir que dans les malheureux temps où il vivoit, la doctrine de la Piété Filiale étoit attaquée & combattue par quelques philosophes, qui, pour faire leur cour aux Princes, prirent sur eux d'en justifier les attentats les plus révoltans. Ces adulateurs sentoient bien que la révolte d'un fils contre son père, les guerres d'un cadet contre son aîné, pour le détrôner, attaquant de front les premières vérités de la morale, & renversant de fond en comble toute probité & toute justice, ils ne pouvoient colorer la noirceur de ces crimes qu'en érigeant en principe que la Piété Filiale n'étoit qu'un devoir factice & imaginaire. Ils osèrent l'entreprendre : & se jetterent sur l'excellence,

de l'amour ; l'amitié fraternelle est le moyen le plus aimable de persuader au peuple les egards & les déférences du sentiment (41) ; la musique est le moyen le plus aimable de réformer

ouvrages sont encore aujourd'hui des pièges dangereux pour les esprits superstitieux. Tao - tée, Tcheou-tée, Tchou-tée & les deux Tchou-tée, ne s'accordent bien que sur cet article, & j'ai toujours craint que leurs nombreux ouvrages, au lieu de nous conserver le bon goût, comme on le prétend, ne nous ôtent d'autant plus infailliblement la doctrine antique de de la Piété Filiale, qu'ils font plus semblant de la respecter. L'Empereur Hiao-tsong, quoi qu'ils aient dit à sa gloire, les comparoit à cet egard à une courtisane qui joue les timidités de la pudeur & de la modestie avec ses nouveaux amans.

(41) Quand on a voulu renverser les premières regles des mœurs & les vérités capitales qui sont le point d'appui de la société, sous les regnes des Princes qui n'étoient pas décidément mauvais, on a toujours commencé les attaques par des choses qui en paroissent fort éloignées & de nulle conséquence. Le *Li-ki* & le *Lun-yu* en fournissent une preuve bien sensible. Les doutes qu'on y propose à Confucius en matière de Piété Filiale, ne roulent que sur des particularités du cérémonial pour prendre, quitter, changer, commencer, &c. le deuil. Comme tout cela est susceptible de bien des interprétations & changemens, à raison de la variété des conjonctures, ce sage avoit besoin de toute sa pénétration pour ne pas donner prise dans ses réponses.

Mais le public n'étoit pas si clairvoyant que lui, ni si en état de défendre le cérémonial. On prit d'abord occasion de la difficulté de tout concilier, pour dégoûter des regles des Anciens, & puis de faire des raisonnemens sur ce qu'étant arbitraires & indifférentes dans leur première institution, il ne falloit pas s'en faire une gêne. Cela conduisit tout droit à examiner la nature des devoirs de Piété Filiale auxquels se rapportoient ces regles de cérémonial, & ensuite quels étoient ces devoirs & d'où ils dériveroient. Arrivé une fois à discuter la nature, la nécessité & la justice de ces devoirs, sous prétexte de mieux approfondir le cérémonial dont ils sont la base, on se donnoit carrière, & la multitude croyoit commencer à faire usage de sa raison, parce qu'elle commençoit à prononcer sur ses devoirs & à s'en croire l'arbitre. Les sentimens se partageoient ; la nouveauté, l'esprit de parti, le goût du faux faisoient élever la voix au peuple nombreux des oisifs ; & comme dit *Li-ké-hiao*, de la question de la forme des habits de deuil, on en vint à prétendre que la Piété Filiale n'étoit qu'une bienséance & une invention politique, qui ne dériveroit point de la nature de l'homme, comme la justice, la probité & l'humanité. Qu'on étudie les Annales avec réflexion, & on verra que tous les siècles se ressembloient à cet egard.

les mœurs publiques, & de les renouveler entièrement (42); le *Li* enfin est le moyen le plus aimable de conserver l'autorité du Souverain, & d'assurer les soins de l'administration publique (43). Le *Li* naît du respect, & le produit. Un fils est ravi

(Notre Commentaire devient insensiblement ennuyeusement long, que nous analysons les Analyfes & abrégeons les abrégés des Commentateurs Chinois. Nous avons eu plusieurs fois la pensée de brûler tout ce qui va courant trop loin du texte, mais nous avons été arrêtés par la pensée qu'on pourra retrancher en Europe ce qu'on voudra (on l'a fait).

(42) Les Commentateurs Chinois font ici bien embarrassés pour expliquer comment la musique est le moyen le plus sûr pour reformer les mœurs. Les plus sages prennent le biais de glisser sur la difficulté, & de s'étendre en vaines louanges de la musique. Ce qu'ils font de mieux, c'est de citer le Chap. 18 du *Li-Ki*, où il est dit que la musique *tire ses règles du Ciel... ne souffre point de changement... fait entrer l'homme en commerce avec les esprits... fixe l'état de toutes choses*, &c. Puis cependant, ils laissent aux lecteurs le soin de chercher quelle est cette musique. Plusieurs sçavans Missionnaires ont cru que le mot *musique* dont se sert ici Confucius, d'après les *King*, indique la Religion. Nous sommes de leur avis qui, comme on le sent d'abord, se concilie à merveille avec le sens du texte. Du reste, nous ne plaçons ce mot que pour que nos Socrates couleur de rose ne se présentent pas trop de décocher des bons mots sur Confucius.

Les preuves de notre sentiment, que nous croyons démonstratives, demandent trop de détails & de développemens pour être placées ici. Nous aurons peut-être occasion d'en rendre compte dans un ouvrage où on les verra plus volontiers.

(43) Le mot *Li* indique en général les quatre especes de cérémonial, favoir; le *religieux*, le *politique*, le *civil* & le *domestique*. Chacun contribue à affermir & à conserver le pouvoir souverain.

Le cérémonial *religieux* qui est le premier, le plus auguste, &c. (ce que nous voyons en ce genre, aux grandes cérémonies de l'Empire près, est si affligeant, & ces cérémonies elles-mêmes sont un sujet si épineux, que nous n'avons le courage de suivre ici les Commentateurs).

Le cérémonial *politique*, 1°. met l'Empereur au-dessus de tout le monde, & l'eleve d'autant plus haut, qu'il distingue plus de rangs & de degrés entre lui & le peuple; 2°. il environne le Prince d'un appareil de grandeur & de majesté qui frappe la multitude. Tout ce qui lui appartient, tout ce qui est à son usage, tout ce qui le regarde, annonce sa prééminence suprême; 3°. il conduit aux pieds du trône, il y fait tomber à genoux, & y rapetisse tous ceux qui sont les plus élevés dans l'Empire & les plus

Un Prince enseigne la Piété Filiale , poursuit Confucius , sans aller en faire des leçons chaque jour dans les familles (45) ;

son caractère & les conjonctures. Ces regles, selon *Léang-tchi*, sont 1°. d'observer jusqu'au scrupule vis-à-vis de tout le monde, ce que prescrit le cérémonial, sans y rien ajouter, ni en rien retrancher. La multitude ne prétend à rien de plus: cette attention fermera la bouche à ceux qui voudroient se plaindre, ou les rendroit odieux, s'ils se plaignoient. 2°. Bien loin de faire un embarras, une occasion de dépense, ou un sujet de murmure, des bontés qu'il a pour quelques particuliers, il doit s'appliquer à les rendre commodes & lucratives pour ceux qui en sont l'objet, consolantes & aimables pour le public. *Tai-tsong* ne conduisoit avec lui que quelques Officiers de confiance, lorsqu'il alloit visiter son Ministre. *Kouang-ou-ti* mettoit d'abord à leur aise les gens de la campagne, avec qui il aimoit à s'entretenir. Les questions de *Ouan-li* aux nouveaux Lettrés, leur suggéroient ce qu'ils devoient répondre. Quand les bontés du Prince tombent sur des étrangers, des vieillards, des pauvres, des savans du premier ordre, des citoyens d'une haute vertu, d'anciens serviteurs, des officiers renommés pour leur mérite, ou les enfans, les freres de ceux qui ont rendu de grands services à l'État, tout le public charmé en partage la reconnoissance avec eux. 3°. Reconnoître & respecter les droits du sang, de l'amitié, de la reconnoissance, &c. dans tout ce qui ne

compromet pas sa dignité suprême & ne nuit point aux intérêts du public. Toutes les marques de respect & d'amour qu'un Empereur donne à l'Impératrice sa mere, sont des trophées élevés à la Piété Filiale dans tout l'Empire. Tous les oncles, les freres & les parens lui savent gré de son bon cœur pour les siens. Plus il se rapproche de ses sujets dans les fêtes, les amusemens, les affaires & les evenemens de famille, plus il s'y borne au rang que lui donne son âge, plus il s'assure de tous les chefs & anciens des familles, qu'il honore dans ceux de la sienne. *Un Empereur*, dit *Léang-tchi*, se fait craindre & respecter par sa fidélité au cérémonial politique ; plus il se rapproche de son peuple par le cérémonial civil, plus il le gagne & le charme. Mais quand il donne le ton à tout l'Empire en observant, autant que le lui permet la majesté du trône, les plus petites choses du cérémonial domestique, l'admiration, l'estime & l'amour des peuples n'ont plus de bornes. Une visite faite avec bonté à un oncle malade, un présent envoyé à de nouveaux mariés, des caresses, des distinctions & des amitiés à un vieillard décrépît, le mettent plus haut dans leur esprit & plus avant dans leur cœur que la conquête d'un Royaume & une remise de tous les impôts.

(45) Confucius fait ici allusion aux Empereurs de la premiere dynastie qui visitoient sans cesse leurs sujets, & en usoient avec eux si fa-

il apprend à honorer les peres & meres dans tout l'Empire , en rendant des honneurs à la paternité ; il apprend à aimer ses freres dans tout l'Empire , en rendant des honneurs à la fraternité ; il apprend à être un sujet fidele dans tout l'Empire , en rendant des honneurs à l'autorité publique (46). Le *Chi-king* dit :

milièrement, qu'ils prenoient occasion de ce qui arrivoit dans les familles pour y faire des leçons de Piété Filiale. Mais ce qui étoit praticable alors, vu l'innocence des mœurs, le peu d'étendue de leurs Etats & le petit nombre de leurs sujets, n'étoit plus praticable de son temps & encore moins de nos jours. D'ailleurs, la doctrine de la Piété Filiale n'est pas comme ces doctrines obscures & subtiles, qui n'entrent dans les esprits que par un long enseignement; la nature l'a gravée dans tous les cœurs, & les enfans l'y lisent avant que leur raison soit développée. 1°. Il y a des ecoles dans tout l'Empire pour la jeunesse, & les devoirs de la Piété Filiale sont ce qu'on y enseigne d'abord & avec le plus de soin. 2°. Les loix de l'Empire ont articulé dans le plus grand détail les obligations réciproques des parens & des enfans, des freres aînés & des freres cadets, des maris & des femmes, des oncles & des neveux, &c. en décrétant des peines sévères contre ceux qui en méprisent l'observation, & des récompenses magnifiques pour ceux qui s'y distinguent, de quelque âge, sexe & condition qu'ils soient. 3°. Outre un nombre prodigieux de livres de morale anciens & nouveaux, & dans tous les styles, où l'on epuise

tout ce qui a trait à la Piété Filiale, les annales, les ouvrages d'éloquence, de littérature & de poésie, toutes les sciences lui rendent hommage, & se tournent vers elle dans les choses qui en sont les plus éloignées, pour en inspirer & en faciliter la pratique journaliere. 4°. Le gouvernement entier de l'Empire, les usages publics, les mœurs générales, les coutumes & les habitudes des Provinces comme de la capitale, du village comme des villes, sont une répétition continuelle de tout ce que prescrivent le respect & l'amour filial. Les murailles même des maisons en font des leçons; en un mot, quelque part qu'on aille, tous les monumens publics annoncent aux yeux la nécessité & l'utilité, la prééminence & la gloire de cette premiere des vertus. Tout ce que doit & tout ce que peut faire un Empereur à cet egard, c'est de conserver aux races futures ce que les générations passées nous ont transmis, & il y réussira à son gré du fond de son Palais, par sa vigilance & sur-tout par ses exemples.

(46) Que veut ici enseigner Confucius? A regarder comme les plus fermes appuis du trône, par leur liaison avec la Piété Filiale, quantité de choses où les esprits médiocres ne voient qu'un vain

mere des peuples (47). O combien parfaite ne doit pas être la

n'est pas douteux que tout cela attirant l'attention publique, devoit faire beaucoup d'impression sur les esprits, & augmenter l'autorité en la faisant aimer.

(47) *Les petits esprits, dit Ouangouen, s'exaltaient en lisant les noms pompeux & sonores qu'on a donnés à quelques Empereurs, ou qu'ils ont pris eux-mêmes, & les sages disent tout bas : Ces grands surnoms tous réunis ne donnent pas une si grande idée d'un Empereur que les deux mots si simples, si naïfs & si vulgaires de pere & mere des peuples, dont la bonne antiquité fit un surnom aux bons Princes qui aimoient leurs sujets comme leurs enfans, & réussirent à les rendre heureux en les rendant meilleurs. Un siecle devoit l'enseigner à l'autre, & tous les echos de l'Empire le répéter sans cesse; les victoires & les conquêtes, les grandes entreprises & les succès les plus éclatans, l'abondance même universelle & la continuité de la paix ne font pas ce qui fait les beaux regnes & les grands Empereurs; parce que ce n'est pas-là sur-tout ce qu'ont cherché les hommes en elevant des Princes sur leurs têtes pour les gouverner. Le vrai mérite & la grande gloire d'un Empereur, est de remplir la touchante & délicate idée de pere & mere des peuples, par leur tendre & continuel amour pour leurs sujets, & par leur application à pourvoir à leurs besoins & à assurer leur tranquillité, à les instruire, à les corriger & à les rendre meilleurs. Si nous n'avons rien à envier aux siecles qui nous*

ont précédés, si la postérité la plus reculée tournera sans cesse ses regards vers le nôtre, ce ne sera ni parce que nos armées victorieuses ont subjugué & conquis des pays immenses, dont nous ne savions pas même les noms; ni parce que des peuples & des nations innombrables s'empresrent à nous venir porter leurs tributs & leurs hommages; ni parce que l'agriculture, les arts & le commerce environnent de biens & de richesses tous les ordres de l'Etat; ni même parce que aucun trouble, aucun fléau, aucune calamité ne troublent la tranquillité publique depuis tant d'années; mais parce que notre Empereur (*Kang-hi* qui monta sur le trône en 1672, & mourut en 1722) est si plein d'amour pour ses peuples & les aime avec tant de tendresse, qu'il n'est occupé que du soin de le leur témoigner. Il a foudroyé l'injustice, l'homicide, le luxe, les malversations, les usures & les monopoles qui causoient auparavant tant de désordres, & il nous auroit rendus aussi vertueux que nos ancêtres, si nous avions été aussi dociles. Que nous nous méprenons dans les témoignages que nous prétendons lui donner, à sa soixantième année, de notre amour & de notre respect, de notre admiration & de notre reconnoissance! Que lui offrons-nous, en lui offrant des présents? Tous les biens dont nous jouissons depuis tant d'années, n'est-ce pas à son économie, à sa modération & à sa sagesse que nous les devons? Si l'adresse de nos Ar-

vertu qui conduit les peuples à ce qu'il y a de plus grand, en suivant la pente de tous les cœurs (48) !

tistes ajoute au prix de l'or, si les pierreries & les perles s'embellissent sous leurs doigts, si nos soieries imitent la peinture de si près, si nous trouvons chez nous mille curiosités qui nous attirent l'argent des étrangers, n'est-ce pas lui qui a donné l'essor au génie & poussé les inventions de l'industrie ? Que peuvent dire nos poëtes & nos orateurs que nos alliés & nos ennemis même n'aient dit avant eux ? Quelques monumens que nous elevions pour signaler notre amour & transmettre aux siècles futurs les miracles de son regne, le glorieux surnom de *pere & mere des peuples*, que l'histoire fera voir qu'il a si bien mérité, lui assurera une immortalité bien plus desirable. Si nous sommes véritablement zélés pour sa gloire, assurons-lui ce beau surnom en marchant à sa suite dans les sentiers de la Piété Filiale, de la probité, de la bienfaisance, de la bonté, de la modération & de toutes les vertus qui ont fait réussir tous les projets. Il suffiroit de dire que c'est-là son plus grand desir, ce qui le flattera plus dans nos sentimens pour sa personne sacrée, parce qu'il est véritablement *le pere & la mere de son peuple*.

(48) Les hommes sont portés au bien par leur conscience, par leur raison, par l'amour de leur propre excellence, par les attraits de la vertu, par les satisfactions & les avantages qu'ils y trouvent, & par la pensée de la mort. Mais ils sont

encore plus vivement portés au mal par la séduction des objets extérieurs, par les egaremens de leur raison, par la vivacité de leurs passions & par la foiblesse & l'inconstance de leur cœur : aussi est-il infiniment plus facile de les entraîner dans le vice que de les faire entrer dans les sentiers de l'innocence. Un mauvais Prince corrompt rapidement les mœurs de ses sujets, par son seul exemple ; il ne fallut que peu d'années aux *Kié* & aux *Tcheou* pour pervertir tout l'Empire. Un bon Empereur au contraire a besoin d'une sagesse supérieure & d'une vertu sans reproche, pour gagner ses peuples à la vertu. Il y trouve une infinité d'obstacles & de difficultés, & ce n'est qu'à force de soins, d'application, de zèle & de patience qu'il en vient enfin à bout après bien des années. Les *Tching-tang* & les *Ou-ouang* eurent beau déployer toutes les ressources de leur bienfaisance & de leur générosité, leur regne entier suffit à peine pour consommer la réforme des mœurs publiques. C'est à eux que Confucius fait allusion & applique les paroles du *Chi-king* : *Combien parfaite*, &c. Mais il prétend moins louer ces grands Empereurs, qu'apprendre à tous les Princes à ne pas se flatter de changer les mœurs publiques par des loix & des instructions, des menaces & des promesses, des châtimens & des récompenses, des peines même & des coups d'auto-

Confucius ajouta encore : La Piété Filiale du Prince à servir ses parens, produit une Piété Filiale qui se signale aisément envers sa personne ; les soins qu'il rend à ses freres produisent une amitié & des déférences fraternelles qui se signalent aisément envers les gens en place ; le bon ordre & la paix qui regnent dans son domestique, produisent une sagesse d'administration qui se signale aisément dans les affaires publiques (49). Plus il travaille heureusement à cultiver & à perfectionner l'intérieur de son auguste famille, plus il réussit à se faire un nom chez tous les siècles à venir.

Je le comprends maintenant, répondit *Tfeng-tfée*, un fils

rité. Ces puissans moyens glissent sur les cœurs de la multitude, ou ne font que les effleurer, si l'impression victorieuse & irrésistible de leurs bons exemples ne redresse pas le penchant du cœur. Le trop subtil *Tchung-ki* prétend que les peuples se voyant si au-dessous d'un Empereur dans tout ce qui tient à son trône, & sentant d'un autre côté qu'ils peuvent lui disputer la supériorité en fait de vertu, songent à se mesurer avec lui dès qu'il veut s'élever au-dessus d'eux par les bons exemples, & font l'impossible pour lui disputer la supériorité de sagesse & d'innocence. *Lien-kouo* assure que l'exemple du Prince réformé plus les apparences que le fonds des mœurs, & que si elles paroissent meilleures, c'est que les uns veulent faire leur cour, les autres se pousser dans les emplois, ou éviter des mortifications. *Lu-tchi* les réfute l'un & l'autre, en les accusant de calomnier les hommes d'après des idées misanthropiques,

& prétend que le *Tien* qui suscite & donne les bons Princes pour le bien des peuples, leur donne aussi des sages, & des grands hommes pour aider leurs exemples, & seconde leur zèle par des événemens dont le concours prépare les cœurs à un changement universel, & il s'appuie de ces trois sentences de *Mong-tsée* : *Réjouir le Tien, c'est protéger tout l'Empire. Ce que l'homme ne peut pas faire, le Tien le fait.... Si l'entreprise réussit, cela vient du Tien....*

(49) Dans les grands concerts, dit *Lin-pé*, on monte le *Kin* au ton que demande la piece de musique qu'on doit jouer ; puis on accorde chaque instrument avec le *Kin*, & quelquel différens qu'ils soient les uns des autres par leur forme, leur grandeur & la maniere d'en jouer, ils forment ensemble une juste harmonie. La Famille Impériale est le *Kin* des mœurs politiques, civiles & domestiques de tout l'Empire.

fujet son Souverain : or, dès qu'un fils doit reprendre son pere quand il fait mal, comment rempliroit-il les devoirs de la Piété Filiale, en se bornant à obéir aux volontés de son pere ?

Confucius ajouta ensuite : Les plus sages Empereurs de l'antiquité seroient leur pere avec une vraie Piété Filiale (53) ;

roit presque les mettre à leur niveau, & renverser toutes les idées de Piété Filiale : aussi ne voit-on pas ni que les *King* l'insinuent, ni que les annales en citent d'exemple. Au contraire, le *Li-ki* en parlant de la mauvaise humeur que peuvent causer les représentations d'un fils à son pere ou à sa mere, dit qu'il vaut mieux en essuyer les mauvais effets que de voir leurs concitoyens & tout le canton irrités contr'eux, ce qui suppose que ces représentations n'ont lieu que pour des choses qui ont trait au public. Quelques sages cependant ont enseigné qu'un fils d'une conduite irréprochable, & qui a réussi à contenter ses parens, peut profiter des ouvertures que lui donnent leur confiance & leur tendresse, pour réveiller leur attention sur leurs défauts ; mais ils ajoutent que peu de fils se rendent assez aimables, assez gracieux & assez au gré de leurs pere & mere pour le tenter, & que ceux même qui se distinguent le plus par leur Piété Filiale, ne sauroient rien faire de mieux que de les engager à s'avertir & à se reprendre eux-mêmes.

(53) Qu'on ouvre les annales des premieres dynasties à quel regne on voudra, on verra avec joie qu'à remonter jusqu'à *Chun*, l'autorité des Empereurs, le succès de leur

gouvernement & la gloire de leur regne, ont toujours été comme en regard avec leur Piété Filiale envers leurs parens. Comme on pourroit dire qu'ils avoient pour eux la candeur, l'innocence & la probité générale des mœurs antiques, il ne faut que jeter un coup-d'œil sur l'histoire de la dynastie des *Han* pour se convaincre que la Piété Filiale des Empereurs aura toujours les mêmes effets, lorsqu'elle sera toujours la même. *Les premiers Empereurs de la dynastie des Han, dit Lu-tchi, avoient tout-à-la-fois à consoler les peuples de la perte de l'ancien droit public qu'ils ne pouvoient plus rétablir ; à cicatrifer les plaies douloureuses & sanglantes du despotisme de T'ing-chi-hoang ; à faire adopter un nouveau corps de loix qui conciliât tous les intérêts des peuples & de leur trône ; à rétablir les principes de politique, de morale, de discipline, de probité, de jurisprudence, d'économie & d'administration ; à créer des fonds pour les finances, des facilités pour l'agriculture, pour le commerce, pour les arts, & des ressources pour la guerre ; à elever enfin un nouvel Empire sur les ruines dispersées & fumantes de l'ancien, & tout cela avec une autorité précaire, chancelante, disputée, qui avoit de tous côtés des obstacles & des résistances continuelles à surmonter : car les instrumens & les complices de leurs*

périale des Sciences nous fit l'honneur, il y a quelques années, de nous en envoyer par la voie du nouvel Archimandrite qui venoit à *Pé-king*, & quoiqu'elles fussent restées long-temps en chemin, elles réussirent presque toutes, parce qu'elles étoient venues par la Caravanne. Le chemin de terre en effet est beaucoup plus court que celui de mer, & préférable à toutes sortes d'égards. Il s'agiroit donc de se ménager la voie de la Moscovie, pour tirer de Chine les différentes graines qu'on veut avoir; du reste il est bon de savoir que, comme les Moscovites des frontieres font continuellement leur commerce avec les Chinois, cette voie peut avoir lieu sans que la Cour de Moscovie envoie ici ni courier, ni Ambassadeur, ni Caravanne, parce que le transport des graines ne prête à aucun soupçon. A propos de transport de graines, si l'on avoit déjà des *Pe-tsai* en Moscovie, ce qui est assez vraisemblable, il sera très-facile d'en tirer des graines; & cette plante y eût-elle péri, nous ne croyons pas qu'il fallût s'en mettre en peine, la douceur de nos climats & la bonté de nos terres lui auroient bientôt rendu tout ce qui la fait tant estimer en Chine.

FIN DU TOME QUATRIÈME.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Ouvrage intitulé: *Mémoires concernant les Chinois, Tome IV*; & je n'ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, le 20 Novembre 1778.

BÉJOT.

Le Privilege se trouve au premier Volume.

De l'Imprimerie de STOUPE, rue de la Harpe.